

AVANT-PROPOS

Sous le règne d'Henri II de Valois et de ses six successeurs, la France fut ébranlée par une crise idéologique politique et sociale connue généralement sous le nom de guerres de religion.

Il ne s'agissait là que de l'expression nationale d'un conflit de dimensions européennes déclenché quarante plus tôt, le jour de la Toussaint 1517, par un moine augustin originaire de Thuringe : Martin Luther. En placardant ses quatre-vingt-quinze thèses sur la porte de l'église du château de Wittenberg, il contestait, non seulement, le dogme catholique mais remettait de plus en question l'autorité du pape, fondement à la fois religieux et social de la grande majorité de l'Europe chrétienne. La « Réformation », dont il était l'instigateur, n'allait donc pas tarder à sortir des consistoires et des conventicules pour remettre en cause les bases mêmes des pratiques vieilles de plusieurs siècles de la vie publique et privée.

Les affrontements qui suivirent prirent tout d'abord le caractère d'opérations militaires géographiquement limitées : il s'agissait de réprimer l'hérésie de quelques illuminés, voire de bandits, désireux de contester l'ordre social considéré jusqu'alors comme l'expression de la volonté de Dieu, et dont le garant ici-bas était le pape.

Telle fut en tous cas la doctrine du Saint-Siège qui, après la célèbre « Disputation » du légat pontifical, le cardinal Cajetan, avec le moine de Wittenberg devant la diète de Worms, le 18 avril 1521, ne voulut voir dans la Réforme qu'une « querelle de moine », comme se plaisait à dire le pape Léon X.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les idées réformatrices aient fait leur chemin auprès du bas peuple, traditionnellement victime du système seigneurial. Quant à la noblesse, elle supportait mal, pour sa part, la tutelle du Saint-Siège – sans parler des tentatives hégémoniques de l'Espagne Très Catholique, son alliée, - vis-à-vis de la plupart des actes de la vie publique relevant de sa charge et de son rang.

C'est donc dans un contexte éminemment politique que lesdits affrontements prirent le caractère de véritables conflits armés opposant des corps militaires, de part et d'autre rigoureusement structurés et nombreux, avec des chefs prestigieux et aguerris. Les historiens considèrent traditionnellement la date du premier mars 1562, connue sous le nom de « massacre de Wassy », au cours duquel s'illustra maladroitement le duc de Guise, comme le début en France des guerres de religion qui devaient dévaster le pays pendant des décennies et affecter le fonctionnement de l'Etat pendant plus d'un siècle.

L'histoire qui suit se déroule dans ces années-là...

Face aux atrocités commises à leur rencontre par les huguenots, des hommes d'Eglise catholiques, soutenus dans leur action par le cardinal de Lorraine, décidèrent de déposer auprès du Saint-Père, le pape Pie IV, la requête d'être relevés pour un temps de leurs vœux afin de pouvoir prendre les armes pour sauvegarder ce qu'ils considéraient être la vraie foi.

C'est ainsi que l'ont vit au cours de ces années de guerre, participant aux batailles et escarmouches, des hommes qui portaient dans leur ceinturon, entre un pistolet d'arçon et une épée d'estoc, en héritage des croisés peut-être, un crucifix.

Ces hommes de guerre et de prière furent appelés les moines soldats.

PROLOGUE



Hugues chevauchait depuis maintenant deux jours dans ce territoire désolé de maquis et de rocailles parsemé çà et là de carcasses de chevaux morts depuis des semaines répandant une odeur pestilentielle et dont quelques charognards se disputaient les maigres restes. Parfois, en bordure de route, les ruines de fermes incendiées lui rappelaient que cette région avait été le théâtre de sévères affrontements entre les troupes du sieur de Monluc et des groupes de huguenots constituant l'arrière-garde de l'armée du baron d'Assier. Le chemin de terre sur lequel il se trouvait avait été détrem pé par les pluies d'automne de sorte que le moine soldat pouvait déterminer sans peine combien d'hommes étaient passés avant lui. A la profondeur des empreintes des sabots de chevaux, il était à même d'en estimer l'équipement voire l'appartenance. L'homme interrompit sa progression un instant afin d'établir sûrement en présence de qui, il pourrait bientôt se trouver pour peu que l'escouade qui le précédait - c'était, selon lui, d'après les traces sur le chemin, une unité de cet effectif - soit obligée de faire halte en raison du grand nombre de blessés qu'elle comptait.

Hugues avait en effet remarqué au fur et à mesure de son avancée de nombreux lambeaux de vêtements ensanglantés qui jonchaient les bords du chemin. Bientôt d'ailleurs, comme pour confirmer ses intuitions, il aperçut un cadavre déposé dans le fossé. Une simple cape maculée de sang et de boue cachait, en partie seulement, l'homme dont les deux jambes avaient été sectionnées à la hauteur des genoux : une salve de canon de campagne tirant à mitraille au ras du sol. Hugues reconnaissait là la tactique en vigueur dans les deux camps consistant à faire le plus grand nombre possible de blessés graves : un homme dont un bras ou une jambe est arraché par un tir d'artillerie cela fera trois combattants de moins, parfois plus s'il s'agit d'un officier. Quant à celui-ci, compte tenu de son état, il aura été abandonné par les siens. La durée d'un instant il observa encore le cadavre, se demandant s'il était opportun dans ces circonstances de réciter une prière pour ce soldat, fût-il hérétique.

Dans cette guerre, on n'enterre pas ses morts, on ne pense qu'à sauver sa vie, même si on lutte pour le salut de son âme... Il y avait là un paradoxe qui ne cessait de le tourmenter depuis qu'il avait changé son scapulaire pour la cuirasse de cavalier léger. A l'enthousiasme des premières années avait succédé une perplexité dont il ne parvenait plus à se défaire. Par exemple, il avait bien du mal à éprouver de la haine vis-à-vis de ses adversaires d'armes. Cela créait en lui un inconfort de plus en plus lourd. Il est vrai qu'il est rassurant de penser qu'on est du bon côté, d'occire son prochain fort de son bon droit. En guerre, rien n'est pire que le doute, et pour Hugues, le doute était là.

Soudain le cheval du moine soldat marqua un temps d'arrêt, imperceptible mais suffisant pour que notre homme le perçoive. Son instinct lui demanda de mettre pied à terre. En hâte il sortit le mousquet qu'il portait le long de sa selle dans un fourreau de cuir, arma le chien et avança à pas lents et silencieux.

Du fait que la route était bordée d'énormes blocs de calcaire, la transformant parfois en chemin creux, ces lieux constituaient aux yeux aguerris du moine soldat un site parfait pour une embuscade. Donc, continuer à avancer de la sorte, fût-ce avec la plus grande prudence, constituait un arrêt de mort. Il fallait par conséquent sortir du chemin et le suivre en le longeant à une centaine de pas de distance. C'est ce qu'il fit, quoique la progression en rase campagne se révélât plutôt périlleuse. Bien lui en prit, car au bout d'une bonne demi-heure il entendit très nettement un bruit de branche cassée, ou plus exactement le craquement d'un petit arbre qu'on abat.

Voilà, se dit-il, mon pressentiment était exact. Il fit encore quelques pas, attacha son cheval à un boqueteau, ôta sa cape qu'il posa au travers de sa selle et avança très lentement, son mousquet à canon court en main, pointé, prêt à faire feu. Il arriva rapidement au bord de la route. De là, il pouvait dominer une vaste étendue et découvrir que ses appréhensions étaient fondées. En contrebas, lui tournant le dos, il distingua un homme à demi couché, à l'affût derrière une longue arquebuse de rempart. Deux comparses, dans une position similaire lui faisaient face de l'autre côté de la route. Le gros de la troupe aura continué son chemin avec les blessés, pensa-t-il, laissant ces trois-là en arrière afin de protéger sa retraite. Ainsi Hugues commença-t-il à ramper en direction de l'homme se trouvant le plus près de lui. Surtout pas le moindre bruit. Se tapissant entre les rochers et prenant bien garde que les deux individus en face ne le découvrent pas, notre homme arriva à quelques pieds de distance de son adversaire. Il déposa son mousquet dans l'herbe à son côté et sortit la dague fine qu'il portait toujours dans le dos, fiché dans son ceinturon.

Lorsqu'il fut arrivé au niveau du huguenot Hugues l'observa attentivement : ce dernier était jeune, blond, avec un grand chapeau de feutre marron, dont le rebord était relevé pour lui permettre de viser. Compte tenu de sa position l'homme était gaucher, mais son index gauche n'était pas directement sur la détente de l'arme. Erreur funeste, pensa Hugues qui, après avoir mis la dague entre ses dents, tira d'un coup sec l'individu en arrière en le saisissant fermement par les pieds, puis se jeta d'un bond sur son dos, et, lui maintenant la bouche fermée de sa main gauche, se saisit de sa dague, puis lui trancha la gorge d'un geste circulaire et rapide. Un flot de sang éclaboussa les roches calcaires blanches sur lesquelles le protestant était allongé. Ce fut tout. Point de cri, point de défense. Pour le moine soldat cela avait été quasiment machinal, rapide, silencieux. Aucun des deux hommes aux aguets de l'autre côté de la route n'avait remarqué quoi que ce fût. Hugues décida de les éliminer à distance. Il alla reprendre son mousquet et le posa parallèlement à l'arquebuse, vérifia les charges, prit la place de l'homme qu'il venait d'égorger, fit rouler son corps vers l'arrière, puis observa ses adversaires : l'un était armé également d'une arquebuse, l'autre uniquement d'un pistolet. Hugues choisit le premier, n'ayant rien à craindre à cette distance d'une arme de poing. Il se saisit de son mousquet, stabilisa le fût en l'appuyant sur son bras gauche, calcula la trajectoire de la balle compte tenu de la distance et du dénivelé, puis pressa la détente. Hugues eut le temps de voir l'impact du projectile au niveau de l'épaule droite de l'homme et le nuage de sang qu'il provoqua. En réalité, il s'agissait de deux balles de plomb reliées entre elles par un fil de métal, comme cela se pratiquait alors, provoquant d'énormes blessures, le plus souvent fatales. Ce fut probablement le cas de l'avis du moine soldat, car l'homme avait eu pratiquement tout le côté droit arraché.

Le troisième huguenot, comprenant sur le champ la situation, se précipita en hâte en direction de Hugues qu'il avait aperçu au moment du coup de feu afin de ne pas lui laisser le temps de recharger. Il ignorait que notre homme disposait d'une autre arme. Hugues le laissa approcher et, comme pour le braver, s'assit les bras ballants, à côté de l'arquebuse de campagne dont son adversaire se trouvant en contrebas ne pouvait deviner l'existence.

– Recommande ton âme noire à Jahvé miséricordieux avant de comparaître devant notre Dieu tout-puissant et bon ! cria l'homme en s'avançant, son arme braquée vers Hugues. Sans doute pour se donner du courage et pour impressionner son ennemi il psalmodiait d'une voix forte :

« ... C'est ainsi qu'il périt dans les flammes, à cause des péchés qu'il avait commis en faisant ce qui est mal aux yeux de l'Eternel, en imitant Jéroboam et en s'abandonnant au péché dans lequel Jéroboam avait entraîné Israël ! »

Ces paroles eurent une résonance lugubre dans le défilé rocheux. Pour lui la partie était gagnée, le sort de son adversaire avait été scellé par un arrêt de l'Éternel : il subirait le sort de Jéroboam, mais en cette occurrence, il se sentait lui-même l'instrument de la justice divine, Armaghédon, l'ange exterminateur de la Jérusalem céleste !

– Pour sûr, je vais faire une prière, je vais demander au Tout-Puissant d'avoir pitié de ton âme ! lui cria Hugues, puis il poursuivit sur le ton de son adversaire :

« ... Mon œil ne te prendra pas en pitié ; je n'aurai pas de compassion, mais je ferai retomber sur toi tes infidélités... Maintenant, je vais sans retard exercer mon courroux contre toi et assouvir contre toi ma colère... »

A ces mots il se saisit de l'énorme arquebuse et fit feu en direction de l'homme sans même prendre le temps de viser. Hugues ignorait qu'elle était chargée à mitraille... L'arme vomit en un nuage noirâtre, un flot opaque de grenaille de plomb, de particules de métal et de mâchefer, qui imprégna littéralement l'individu, le déchiqueta, le pulvérisa, dispersant ses humeurs aux quatre vents, spectacle à ce point étonnant, que le moine soldat, qui ne faisait pas là ses premières armes, en fut quelque peu perplexe. Voilà donc ce que ces huguenots me réservaient, fit-il en lui-même, si c'est ainsi qu'ils traitent leurs catéchumènes... enfin, une chance que Dieu reconnaisse les siens !

Hugues se releva, rassembla ses armes, prit l'arquebuse par le canon et la posa sur son épaule, se retourna une dernière fois vers les trois cadavres et déclara à mi-voix en guise d'oraison :

« ... Mais je ferai retomber sur toi tes infidélités...

Et vous saurez que c'est moi, l'Éternel qui frappe. »

Puis il se remit en chemin, frissonnant d'un effroi rétrospectif, vers le lieu où l'attendait sa monture.